



27 fois le temps

UN FILM DE ANNICK GHIJZELINGS



DOSSIER DE PRESSE



**IL SE POURRAIT
QU'À LA FIN DU VOYAGE,
LE TEMPS NE SOIT
PLUS DU TOUT
CE QU'IL SEMBLE ÊTRE**

Quand en 1769, le capitaine Cook découvre les îles de l'archipel polynésien, il note chez les habitants une absence naturelle de souci du lendemain, chacun vivant l'heure présente comme la seule et la dernière. Peut-être est-ce parce que là, on vit avec son passé devant les yeux. Et l'avenir, ce qu'on a pas encore vécu, ce qu'on a pas encore vu, se trouve derrière.

Partant de cette inversion de la ligne temporelle pour le moins déconcertante, ce film vagabond traverse les frontières et les siècles pour explorer le temps et ses représentations. Mélangeant des géographies lointaines et des centres d'intérêts variés, c'est un portrait du temps en plusieurs dimensions qui est ici dessiné.

Un portrait ? Des portraits, car les formes du temps s'enchevêtrent, se recouvrent, s'opposent et se meuvent dans une accumulation d'instantanés qui côtoient les légendes et l'histoire, la politique et la poésie, les sciences d'aujourd'hui et les mythes d'hier. On y croise, au hasard et dans le désordre, Newton, Youri Gagarine, un mandarin chinois, des pêcheurs sibériens, Kronos, Einstein, la lointaine galaxie d'Andromède, une petite méduse immortelle, la fontaine de Jouvence, les sabliers des navigateurs, des cloches qui annoncent la colonisation, des horloges qui ralentissent, des instants qui se figent, des particules élémentaires, de vieilles légendes polynésiennes et la brise parfumée des îles sous le vent. Il se pourrait qu'à la fin du voyage, le temps ne soit plus du tout ce qu'il semble être.



L'INSONDABLE BLEU DU TEMPS par PHILIPPE SIMON

Aux antipodes de notre monde occidental, il existe un autre monde où des hommes et des femmes se racontent qu'en des temps très anciens, la course effrénée du soleil était si rapide qu'elle ne leur laissait guère le temps de vivre. Ils racontent qu'alors s'emparant des rayons du soleil avec des cordes tressées, ils obligèrent celui-ci à régler sa course sur le rythme de leur vie, affirmant en cela que le temps est œuvre des hommes et non l'inverse. Aujourd'hui, ils semblent vivre un éternel présent, sans souci du lendemain, car maîtres de leur temps, ils en ont inversé le cours, l'axe spatial, imaginant leur passé devant eux puisque déjà vécu, déjà connu, et leur futur derrière eux car inconnu et à venir. Ainsi ils ne conçoivent l'avenir qu'à reculons et dans cette marche qui ne cache pas sa cécité, ils suggèrent très simplement que le temps n'existe que dans son invention quotidienne et qui, par essence, est la leur.

Nous sommes dans l'archipel polynésien, en ce début du troisième millénaire et c'est là, ou plutôt à partir de là, qu'Annick Ghijzelings a voulu son film : *27 fois le temps*. C'est là, dans cet étrange ignorance de notre usage de la chronologie qu'elle a trouvé la pierre angulaire, le lieu fondateur où donner chair et vie à ses questions sur le temps et ses multiples déclinaisons. C'est à partir de là, de cette étrange inversion d'un temps pour nous paradoxal, voire incompréhensible, qu'elle a imaginé une forme de dérive, un voyage cinématographique où se mêlent et se répondent des façons d'habiter la durée pour le moins étrangères les unes aux autres.

Pour elle, filmer le temps, le temps d'un film, c'est d'abord chercher à l'appréhender comme autant d'espaces différents et multiples, comme autant de récits singuliers et uniques, comme autant d'inventions humaines et éphémères.

Indifférente à toute idée de catalogue exotique ou de collection d'histoires exemplaires, ce qui va l'intéresser est de rendre relative cette idée d'un temps unique et linéaire, relative cette vérité axiomatique d'un temps mesurable et omniprésent.

**« UN TEMPS DE TOUTE ÉTERNITÉ
ET DONT L'ILLUSION A QUELQUE CHOSE
DE GLAÇANT, QUAND CE N'EST PAS
D'INSUPPORTABLE »**

Bien sûr, il y a des temps historiques, physiques, scientifiques, géologiques, mythiques, politiques, mais derrière ces multiples expressions du temps, se tapit le Temps avec un grand T, le temps dit « naturel », un temps hors les hommes, hors les mondes qu'ils habitent, un temps de toute éternité et dont l'illusion a quelque chose de glaçant, quand ce n'est pas d'insupportable.

Avec une fausse légèreté et une vraie finesse, *27 fois le temps* se propose de grignoter jusqu'à la réduire en poussière cette prétention hégémonique d'un temps totalitaire.

Car si le temps échappe à toutes définitions exhaustives, il peut se raconter suivant cette géographie éclatée où se rencontrent les siècles, les mondes et les imaginaires les plus divers. C'est dans cette aventure, faite d'errance et de petits pas de côté, qu'Annick Ghijzelings nous entraîne, nous prenant doucement par la main, dans ce film-puzzle qui, plus qu'un jeu de pièces rapportées, déploie une architecture narrative originale, véritable poétique d'une anthropologie du temps.

Pour saisir la subtile construction de *27 fois le temps* dont le titre est plus qu'un indice, il faut revenir à cette idée d'invention. Si pour la réalisatrice, elle est au centre de la question du temps, elle est ici, par la grâce de son écriture et de sa mise en scène, au centre de la création cinématographique. Elle semble s'inspirer des « inventions » de la musique baroque ou des « mouvements gigognes » de certaines pièces de danse contemporaines. Elle conjugue à partir d'un même thème, une série de variations qui chacune a sa forme spécifique et qui pourtant résonne en un tout qui la dépasse et la fait exister.

C'est cet effet d'enchâssements à répétition qui nous rend partie prenante de la rencontre de ces fragments de vie, de ces traces de mémoire, de ces rêves éveillés, habités de gestes et de songes qui deviennent alors comme la texture du vivant. C'est cette forme poétique et expérimentale qui nous lie et relie à ces instants éphémères au goût d'absolu et qui traversent les histoires et les actes des hommes quand ceux-ci font de leur temps une part de vérité. *27 fois le temps* a cette qualité de parler à ce qu'il y a en nous de fondamentalement présent.

Cinéma de l'essai, il est avant tout plein chant méta-physique échappant aux formes creuses des discours rationnels. Ainsi jamais les récits ne souscrivent aux propos explicatifs, aux digressions expertes. Ils sont de l'ordre du hors champ, de l'à peine dit, chuchotés à notre oreille telle une confidence, un secret complice qui appelle le partage. Ainsi jamais l'image ne vient illustrer le récit. Elle en est l'enluminure discrète, le contre point énigmatique, la métaphore inattendue.

A ce stade, il faudrait rentrer dans le détail, dire toutes ces choses si fragiles et pourtant essentielles qui font de *27 fois le temps* un moment suspendu. Parler de cet art du collage qui préside au montage et qui à la césure de deux plans, sous une certaine lumière, dans une aura bleutée, révèle l'invisible pour le donner à voir. Il faudrait dire tout ce qu'il y a d'osé, de risqué dans cette expérimentation de l'indéfinissable qui, échappant au soucis de l'énonciation, nous parle une langue inconnue qui nous devient commune comme le film se dénoue. Il faudrait dire enfin tout ce soucis de douce empathie qui telle une incantation solaire, illumine chaque délié du film.

**« UN DE CES FILMS
AUX ALLURES D'ALBATROS »**

Il faudrait rentrer dans le détail, sans doute, mais *27 fois le temps* est de ces films aux allures d'albatros. Une fois dévoilée la magie de sa fabrication, il perd de sa splendeur et sa beauté le quitte. Il n'existe que dans la plénitude de son vol, dans cet air azuré où le scintillement hypnotique de ses ailes se confond parfois avec le bleu du ciel. La poésie ne s'explique pas, elle se vit.

Aussi est-il bon de s'abandonner à cette rêverie attentive et agréable qui déplace lentement notre perception du monde. Là où nous pensions la réalité solide et ses vérités évidentes, elle ouvre quelques portes sur des mondes parallèles où se devinent des chemins dont le dessin reste à inventer.

*



ENTRETIEN avec la réalisatrice ANNICK GHIJZELINGS

L'ORIGINE DU PROJET

Le temps est une thématique qui habite et qui traverse, de façon plus ou moins invisible, tous mes livres et mes films précédents : le passage du temps, la course du temps, ce que le temps fait ou défait, les traces qu'il laisse. Entre les livres, les films et la vie, les choses se sont lentement sédimentées. Le temps a fini par s'imposer comme une nécessité, faire un film sur le temps, transformer le temps en sujet.

Je ne me souviens pas du jour où j'ai décidé de faire un film sur le temps, mais je me souviens du jour où j'ai décidé que ce film se jouerait à partir de la Polynésie. Ma fille avait eu un grave accident de cheval et devait rester alitée, dans le noir, sans bouger. La vie durant un long moment a pris une autre dimension. Avec l'inquiétude et l'angoisse, dans la maison sombre, j'ai fini par perdre un peu la notion du temps, les jours et les nuits étaient semblables, je lisais, j'écrivais, je regardais des films, et les choses se répétaient, comme si les heures avaient perdu leur sens. Et puis j'ai entendu une interview, dans une de ces émissions de la nuit, l'interview d'une exploratrice je pense. Elle parlait de la conception particulière du temps en Polynésie, de cette inversion de la ligne temporelle qui place le passé - connu et visible - devant les yeux alors que le futur - inconnu et invisible - se trouve derrière.

Dans la quasi totalité des cultures, l'homme se présente avec le futur devant lui et le passé derrière lui, temporalité que l'on retrouve dans la langue française avec des expressions comme "*se retourner sur son passé*", "*avoir l'avenir devant soi*". Alors qu'en Polynésie, cette spatialisation du temps est inversée. C'était tellement déconcertant et tellement poétique à la fois. C'était simplement quelques mots, mais l'idée même m'a bouleversé. Comme si toutes mes réflexions et mes pensées au sujet du temps pouvaient tout à coup s'incarner dans un lieu, trouver un équivalent spatial, s'ancrer dans la géographie et donc devenir image. C'est à dire film.

LA REPRÉSENTATION DU TEMPS

Cette question de la figuration du temps est au cœur du film : comment représenter le temps, quelles images, quels sons ? Le temps est une présence paradoxalement toujours absente, ce n'est pas un objet, ce n'est pas une substance, il n'a pas d'existence objective. Il est aussi fuyant qu'un rêve. C'est une chose insaisissable et pourtant personne ne doute de son existence. Il est une sorte d'évidence familière. Quelque chose qui s'écoule silencieusement, en nous, autour de nous et dont on peut seulement constater les effets, dans une tulipe qui se fane, un enfant qui grandit, un mur qui se fissure, le printemps qui revient, un amour qui s'éteint. C'est quelque chose qui n'existe qu'à travers ses effets : écoulement, battement, cycles...

**« QU'EST-CE DONC QUE
LE TEMPS ?
SI PERSONNE NE ME LE DEMANDE,
JE LE SAIS,
MAIS DÈS QU'ON ME POSE LA QUESTION
ET QUE JE VEUILLE L'EXPLIQUER,
JE NE SAIS PLUS. »**

Depuis toujours, les philosophes comme les scientifiques s'interrogent sur la nature du temps, et depuis toujours le temps leur échappe. Saint Augustin, écrivait en forme de boutade, dans ses Confessions : « *Qu'est-ce donc que le temps? Si personne ne me le demande, je le sais. Mais dès qu'on me pose la question et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus* ». Comme si penser le temps faisait d'emblée s'évanouir toute représentation possible.

Comment alors représenter le temps, comment le donner à voir, à sentir, comment le saisir ? D'autant qu'il n'y a pas un seul temps. Quand on pense le temps, les figures du temps se démultiplient de façon vertigineuse : le temps n'a pas le même visage en Chine qu'au milieu du Sahara ou dans la Rome antique. On ne le perçoit pas de la même façon qu'on soit historien, géologue, paysan, pêcheur, physicien.

Pour figurer le temps, pour lui donner de l'épaisseur, il fallait le transformer en espace. Je devais penser le film comme un itinéraire cinématographique éclaté dans des géographies, des cultures et des temporalités diverses. Une collection d'histoires, des fragments d'images et de paroles qui a priori n'ont aucun lien logique entre eux, si ce n'est qu'ils sont traversés par l'idée du temps et qu'ils questionnent poétiquement sa représentation.

Une écriture fragmentaire s'est alors imposée d'elle-même: une démultiplication d'histoires comme autant de tentatives de représentation du temps. Un film en morceaux - on pourrait presque dire un film en lambeaux - fait de brisures, de reliquats, de déchirures, où chaque fragment existe comme un vestige du temps. Des petits récits sauvages, erratiques et flottants qui mélangent le temps et la géographie : les fragments du passé lointain comme ceux d'un futur improbable devaient resurgir dans le présent d'un film, les époques se mélanger, les lieux se collisionner. Et de résonances en résonances, entre la science, les mythes, l'histoire et la politique, le film brise la frontière entre le réel et l'imaginaire et tente d'aller au plus près du temps.

PARLER DU TEMPS POUR PARLER DU MONDE

Parler du temps, c'est parler de cosmologie, de philosophie, de physique, de mythologie, d'archéologie, de géologie, de poésie ou encore de politique. Le temps peut faire le lien entre les premiers explorateurs et Einstein, entre Hiroshima et le cosmos, entre une petite méduse et des nomades du Sahara, entre une forêt de séquoias et une légende polynésienne.

**« ILS ONT ÉDICTÉ UN CODE DE LOI
QUI INTERDISAIT LA MUSIQUE, LES CHANTS,
LES DANSES, LES FÊTES POPULAIRES,
LA TRADITION VERBALE,
LES TATOUAGES
ET LES FLEURS DANS LE CHEVEUX »**

Certaines histoires sont plus légères, comme celle du mandarin chinois qui passe 99 nuits sous les fenêtres de son aimée pour finalement quitter le jardin avant de l'avoir rencontrée. D'autres sont plus politiques comme le lien tissé entre les cloches des églises qui depuis le 7^{ème} siècle rythmaient les heures du jour et la colonisation qui au 18^{ème} siècle a ravagé la Polynésie et anéanti une culture demeurée jusque là intacte.

Parler du temps, c'est raconter un peu de l'histoire qui nous a fait et du monde dans lequel nous vivons. C'est partager une certaine expérience du monde. J'ai imaginé le temps comme une lentille photographique à travers laquelle je pouvais porter un regard à la fois ludique, poétique, réaliste et parfois sombre sur notre histoire et notre monde, un regard libre, décalé, sans chronologie ni cohérence.

LA DÉMOLITION D'UNE TOUR MÉTAPHORE DE LA DISPARITION DU TEMPS

Cette tour dont on voit la démolition dans le film fait partie d'anciennes écuries détruites en 2002. Les images de sa destruction me semblaient être une magnifique métaphore de la destruction même de l'idée du temps. Il y a 4 siècles, Galilée et à sa suite Newton ont défini le temps comme un paramètre mathématique universel et constant. Einstein a brisé l'universel et le constant pour faire du temps un élément fluctuant, démultiplié. Aujourd'hui, des recherches récentes en physique fondamentale mènent à la conclusion que certaines interactions entre particules élémentaires ne pourraient s'expliquer qu'en postulant la non-existence du temps.

Lorsque l'on descend vers l'observation de l'infiniment petit et que l'on rentre dans le champs de la gravitation quantique, la notion de temps s'écroule et disparaît. Le film raconte, à travers quelques-uns de ses fragments, l'évolution de la conception du temps en physique, qui amène à penser que le temps n'est pas un paramètre existant en soi qui permettrait de décrire tous les phénomènes observables dans notre univers, en particulier au niveau le plus fondamental de la matière. Le temps ne serait que le résultat d'interactions se produisant à plus grande échelle. La destruction de cette tour raconte en image l'écroulement de la notion du temps telle que le sens commun nous l'a donné à concevoir.



LE BLEU CYANOTYPE

Comme d'autres éléments du film qui figurent plus visiblement le temps, - les horloges ou les visages polynésiens qui incarnent une manière antique d'énoncer les heures en langue tahitienne – les plans de la démolition de la tour sont bleus.

Avec Miléna Trivier, l'étalonneuse du film, on a effectué de nombreuses recherches sur la couleur des procédés photographiques anciens, sur les premiers monochromes qui permettaient d'obtenir des tirages entre bleu de Prusse et bleu cyan. J'aimais l'idée d'une couleur qui avait un âge, d'une vision de la réalité marquée par le temps puisque ce bleu d'une certaine façon date et transforme le réel photographié.

On a tenté de reproduire au plus proche ces nuances de bleu cyanotypé pour marquer dans le film ces moments particuliers où le temps était soit directement visible sur les horloges, soit métaphoriquement par les images de la tour, ou plus sensuellement dans la façon toute particulière d'égréner le temps qui passe en langue tahitienne.

LA SUCCESSION DES HEURES POLYNESIENNES

Cette succession des heures polynésiennes, récitées en tahitien, scande le temps du film. Avant les montres, avant les horloges, le rapport au temps était physique, le temps se disait à travers des éléments directement visibles, et en particulier en Polynésie, à travers des éléments de la nature : on parle de nuages floconneux, du premier chant du coq, de la hauteur des vagues, de la clarté du lagon, de la nuit sombre, autant de façon de se situer dans le jour.

**« LE GRAND DISQUE DU SOLEIL
A QUITTÉ LES NUAGES FLOCONNEUX. »**

17 HEURES

Faire un film sur le temps, c'est avoir en tête une constante préoccupation : l'écoulement des heures comme un mouvement perpétuel. Et j'ai voulu marquer cet écoulement très mathématique du temps, non pas à travers des chiffres qui se succèdent, mais plutôt à travers une observation plus immédiate de l'environnement, plus sensuelle et plus poétique. Le temps peut aussi être cette poésie des heures qui se disent en regardant le ciel.

LA VOIX OFF LE PRÉSENT DU FILM, LE LIEU DU FILM

En prenant comme schéma narratif les contes des mille et une nuits, je voulais « raconter » le temps et le monde à travers une accumulation d'histoires qui pourrait être sans fin.

Je dis raconter - au sens premier des contes et des mythes – car je voulais que le film fixe dans son écriture les dires d'un langage oral. C'est à la manière d'un conteur, dans une langue proche de la récitation, que la voix-off guide le film au fil des différents récits. Une langue qui tient du ressassé, de l'obsession, un martellement comme un chant incantatoire, un murmure, qui dessine la route d'un long voyage à travers le temps.

En s'appropriant à elle seule la récitation, la voix qui raconte ramène dans le présent du film une multitude de moments appartenant à des époques différentes, et ces moments historiques dispersés apparaissent alors comme autant de fragments anachroniques d'une seule et même grande histoire présente.

De la même façon, la voix ramène une diversité de géographies dans un seul et même lieu au cœur de l'océan pacifique, au 17^{ème} de latitude sud : les atolls polynésiens. De notre point de vue d'européen, ce lieu est aux antipodes, il faut parcourir la planète et traverser 12 fuseaux horaires pour l'atteindre. Et dans ce lieu, qui constitue le cœur géographique du film puisqu'on y revient sans cesse, la voix incarne des territoires aussi différents que le Japon, le désert saharien, le cosmos, la Grèce antique, l'Antarctique ou une forêt américaine.



27 FOIS LE TEMPS

un film de ANNICK GHIJZELINGS

Musique originale HERMAN MARTIN
Images, son, montage ANNICK GHIJZELINGS
Montage son QUENTIN JACQUES et ANNICK GHIJZELINGS
Mixage MAXIME COTON
Etalonnage MILENA TRIVIER
Conformation, mastering MICHAEL CINQUIN

Une production TRACES asbl
en coproduction avec le CBA et BONK, avec le soutien du CENTRE DU CINEMA DE LA
FEDERATION WALLONIE-BRUXELLES

*

73 minutes, Belgique, 2016
HD 16/9
VO Tahitien / Français
Sous-titres français / anglais / néerlandais

Promotion - diffusion - vente

CBA

promo@cbadoc.be

+32 2 227 22 34 • +32 2 227 22 35